

# Les derniers jours de René Descartes

# Quin extrem is #TROIS

une édition çiliç

Il sera question de la mort de René Descartes, saisi comme ses pensées, comme toutes les pensées, par la glace de Suède ; on verra comment il se consume en quelques journées commentées par des témoins, comment il tente (lui ou son corps machine) de conjurer la glaciation par la fièvre, comment le froid de Suède est d'abord une brutale infraction aux habitudes avant d'être une donnée de la météorologie ; on verra les débats s'animer, mais sans excès, entre partisans de la saignée (tous les médecins et l'entourage) et adversaires de la saignée (pour ainsi dire Descartes tout seul), comment la médecine au XVII<sup>e</sup> siècle est encore une violence redoutable assortie de paroles insuffisamment anesthésiantes, comment Descartes mourant a pu regretter de ne pas avoir suivi à Stockholm son régime de grasse matinée, acceptant de se lever à l'aube pour exposer trop brusquement son corps de précepteur endormi à la froidure ; on verra comment René Descartes perd le bon sens puis le retrouve, celui-là même, le sien, qui l'avait escorté et conseillé toute son existence, et comment René s'en remet finalement à la saignée, comme si elle était, au dernier jour, une décision raisonnable ; on verra comment deux de ces saignées n'aident pas un malade à se remettre de sa maladie, de quelle manière les rumeurs ont prospéré comme elles aiment le faire autour du cadavre de Descartes (des flammèches ou les paroles du *Quando Corpus*) ; on verra comment les grammairiens de la reine Christine sont encore parfois soupçonnés d'empoisonnement, comme s'ils étaient les vilains d'un roman écrit par Umberto Eco ou plus sûrement par une petite main de son atelier ; comment l'inventeur du *cogito* et du *ergo sum* a finalement envisagé son inexistence et comment il a rendu au Dieu des chrétiens catholiques et protestants son esprit cartésien pour qu'il, je veux parler de Dieu, en fasse bon usage.

## À la cour de Suède, métaphysique et affaires d'État

Il y a eu les philosophes gyrovagues, les colporteurs, les apôtres exilés et ceux passant du nord au sud de l'Europe dans les universités, ou traversant l'océan pour aller voir des pâturages – René Descartes a été à sa façon un philosophe itinérant, la mort aurait pu l'attendre le même soir dans sept villes différentes, dont Paris et La Haye ; elle l'attendait à Stockholm, elle avait installé pour lui ses quartiers dans ses châteaux, l'hiver, pour lui servir au cas où une agonie comparable à la fois à la brûlure et au cristal du givre sur une vitre. La cour de Suède est un refuge, une étape de plus sur le chemin d'un nomadisme parfois décidé, le plus souvent subit, une consécration officielle, l'accession à un poste de prestige : la tentation du Conseil au Prince qui semble devoir toucher, vaincre et trahir presque tous ces philosophes à partir du jour où ils se supposent responsables, en charge de quelque chose sans bien savoir de quoi (responsables des hommes, peut-être). Imaginer René Descartes à la cour de la reine Christine c'est aussi l'occasion de reconstituer un tableau familial, traditionnel ou moins depuis Aristote et Alexandre : le philosophe, la jeune souveraine, et entre les deux, allégorique, la Pédagogie, un peu martiale, souveraine elle aussi, disons préoccupée de souveraineté, mais disposée à se soucier de métaphysique s'il existe un lien, même long et fin comme le fil de la Vierge, entre elle, la métaphysique et les affaires d'État (les noces du philosophe et de la souveraine sont une naïveté, naïveté du philosophe, naïveté de la souveraine, ou de la pédagogie, elle-même, allégorique, debout à côté du trône, hospitalière, sûre de ses droits).

## Quelques hypothèses concernant la mort de René Descartes survenue en quelques jours après quelques frissons pendant l'hiver 1650

1) Si on en croit le témoignage de monsieur Adrien Baillet dans sa *Vie de Monsieur Descartes*, la maladie est "le fruit des peines et des fatigues qu'il avait eu à revoir tous ses papiers et à mettre sa philosophie en ordre" : le prix à payer par un philosophe nomade et négligeant par nonchalance ou par excès de précision (selon Merab Mamardachvili, qui ne l'a pas connu mais l'a beaucoup fréquenté, Descartes avait pris l'habitude de ne pas terminer ses livres ou de ne pas les donner à un imprimeur, l'essentiel étant ailleurs, dans l'intention, dans la formulation, et peut-être dans des pages d'exercice, l'écriture elle-même étant une sorte de radotage inutile, arrivé en second, trop tard). À force de changer de chambre, de replier sa garde-robe, ses manuscrits, dans une valise, les redéplier à la prochaine étape, et de nouveau la voiture de poste, la valise, il y a de quoi emmêler les chapitres d'astronomie avec ceux de la métaphysique, et les chapitres de la géométrie avec ceux, plus troublants, de la *Recherche de la Vérité par la lumière naturelle* – tout au bout du dernier voyage, la dernière voiture de poste et la dernière valise défaits dans une chambre pas très bien chauffée, il devait y avoir, dans ses papiers, un certain désordre, conforme pourtant à son éclectisme, sa nonchalance, ses curiosités entrecroisées et son humeur baroque, qui l'avait incité un beau jour à inventer le personnage du Malin Génie, comme une combinaison de Méphistophélès et de Sancho Pança.

2) Ou bien la maladie mortelle est le succès d'un petit complot de grammairiens,

ceux de la cour de Suède, si on en croit des rumeurs nées au cours du même hiver par génération spontanée et relayées jusqu'à nos jours : cela suppose d'imaginer cet animal étrange, le grammairien assassin, comme si c'était une créature hypothétique un peu absurde invoquée pour servir je ne sais quelle démonstration, au même titre que la poule plumée de Diogène, ou le menteur de Parménide, le cygne noir et le singe dactylographe. Nous avons un petit avantage sur René Descartes et sur la reine de Suède (il faut bien que les siècles nous offrent quelques privilèges, pas seulement une collection de déboires et des bibliothèques de plus en plus lourdes) : nous avons pu nous familiariser ces dernières années avec le personnage du lettré homicide : il n'y a pas longtemps encore, c'était un objet d'étonnement, maintenant c'est un type bien établi, on ne s'en offusque même plus, il y a le bibliophile étrangleur, le traducteur pervers, et quand apparaît quelque part dans une suite romanesque un monsieur raffiné parti à la recherche du *Songe de Poliphile*, sa réputation d'assassin l'accompagne, comme une évidence, comme un motif, l'innocence serait presque une faute de goût, on se plaindrait de ne pas trouver un cadavre à côté de l'édition originale. Alors, pourquoi pas le clan des grammairiens à la cour de la reine Christine : la combinaison excitante du poison et des petits pinaillages de latinistes sur la question du gérondif – la réunion, le soir, après les heures consacrées à la grammaire proprement dite, des grammairiens habillés en conjurés, avec des candélabres, et des capuchons, des mots de passe, élitistes et pompiers comme de nos jours des francs-maçons, quelque part dans la cuisine du château de la reine, rassemblés pour maudire le philosophe français et ses prérogatives, sa gloire, la facilité, sa pensée volatile – et pour remuer dans un mortier des herbes qui ont un nom latin.

3) Ou bien l'alcool encore : l'excès de vin d'Espagne, qui aurait rendu sa fin semblable, je cite, à celle de Démocrite, peut-être dans une tentative de réchauffer la Suède et ses châteaux avec un peu de raisin du sud, ce qui suppose non pas l'excès d'alcool mais l'excès de foi dans les symboles : une sorte de faux pas, ou faute de goût, métaphorique.

4) D'autres font l'hypothèse d'un chagrin trop lourd à porter : le sentiment d'échec, faute d'avoir su convaincre la jeune reine Christine, disons faute d'avoir su lui apporter d'un bloc le cartésianisme, sa méthode et sa lumière naturelle, comme une révélation et comme le remède à toutes les erreurs.

5) D'autres encore, moins romantiques, plus médicaux, parlent de pleurésie, à force de quitter son lit le matin trop tôt pour se rendre au palais et y tenir debout, dans le froid, le rôle de pédagogue de la reine (beaucoup trop tôt pour René Descartes, habitué depuis ses années passées au collège Jésuite de La Flèche à choisir l'heure de son lever, selon son humeur et selon le climat du jour, ses dispositions, la chaleur du

lit comparée à celle de l'air ambiant, selon son idée de la gloire et après un rapide débat entre sa paresse et son appétit de vivre).

## Avancer masqué

Voici la mort-doute systématique, la mort pour fuir un Dieu trompeur, la mort de l'homme-cire désireux d'en finir avec sa chair de cire ou s'il est impuissant à s'en défaire s'occupant à accomplir jusqu'à son terme son destin de cire perdue – la mort de table rase, la mort soisie entre l'optique et la métaphysique, la mort trouvant sa place avec un peu de chance dans un *Traité du Monde* resté inachevé, voué aux thèses galiléennes, la mort de l'animal machine, la mort approbation du temps si la durée est bel et bien ce qui permet aux choses de se différencier d'elles-mêmes ; la mort du *Je m'avance masqué* et la mort évitée tant de fois ailleurs, par distraction, comme le jour où René Descartes, aventurier, a dressé son épée sous le nez de ceux qui voulaient le noyer.

## La maladie comme historiette

Les docteurs de Molière au XVII<sup>e</sup> siècle ne se tiennent jamais loin d'un lit de moribond : au contraire, en embuscade derrière la table de chevet, impatients de se montrer conformes à leur caricature ; ils énoncent des théories superstitieuses et s'étonnent une fois de plus, pour la énième fois, qu'une saignée abondante suivie d'une autre saignée abondante n'aide pas leur patient René Descartes à se relever plus rapidement – l'idéal des docteurs de l'époque étant de susciter une génération d'hommes exsangues mais radieux, vivant comme vivent de nos jours les funambules anorexiques : évanescents, impondérables, débarrassés des entraves nous rattachant, nous autres, de ce côté-ci de la vie. En 1650, à Stockholm, en plein hiver, pendant une pleurésie, entre la fièvre et l'évanouissement, les symptômes sont encore indistincts, la mort et la bonne santé semblent être à parts égales un coup du sort ; la médecine n'est jamais tout à fait un recours, elle est un risque à prendre.

Il ne pouvait pas vraiment leur en vouloir, à ces docteurs superstitieux, qui inventent chaque semaine des fables nouvelles, résolument modernes, au sujet des humeurs, du flegme et du sang, des miasmes et de la matière grise : Descartes lui-même avait ses propres fables médicales, ou fantaisies de la physique, à propos de la matière subtile par exemple : ces fables l'incitaient à soigner sa goutte purement imaginaire en se réchauffant le sang, pour le rendre plus fluide, à l'aide d'eau-de-vie. (Les premiers jours de sa maladie, il refuse de recevoir les médecins ; il ne veut pas avoir affaire une fois de plus aux ignorants et charlatans : difficile d'envisager la médecine pratique autrement que comme un genre littéraire, proche du théâtre, fidèle à un vocabulaire sans cesse nourri de bout à bout de grec et de latin, médecine ravie de suivre des raisonnements semblables à des promenades dans la

forêt du Graal, agrémentée d'accessoires hérissés et sonores, creux et tranchants, un peu de cuisine, un peu d'armurerie, dans des malles en cuir qu'on aurait pu tout aussi bien déplier à Tolède pour interroger les indécis ; on doit se convaincre à des années de distance que ce long défilé de charlatans armés d'instruments de musique élabore tant bien que mal la médecine moderne, la nôtre, sans les fables.)

"Sa maladie commença par quelques frissons" (si on en croit toujours la *Vie de Monsieur Descartes* par Baillet) : de tels frissons en petite quantité et d'une faible fréquence n'étonneront personne, surtout pas les lecteurs de biographies des Grands Hommes, de la Vie, de l'Œuvre et de la Mort de l'Artiste, ou bien lecteurs de récits romantiques où l'amour fou est interrompu sans secours par une bronchite : la mort, la mort-poncif, s'annonce toujours par quelques frissons, en cela elle est terrifiante (désolante, déplorable) comme l'insinuation du diable dans le quotidien ; elle n'est pas brutale comme une mort de champ de bataille, une mort de haute falaise, elle procède par sous-entendus, elle s'accommode aussi longtemps que nécessaire avec la vie, celle de tous les jours, le lever du matin et le coucher du soir ; elle peut broder longtemps, elle ménage alors son petit suspens sournois, reconnaissable, et c'est à elle, ou au destin, ou au librettiste de la *Traviata* de choisir si le petit frisson engendrera un rhume ou mettra en branle les cérémonies de l'agonie.

"Quelques frissons aux suites desquels il [René Descartes] crut avoir assez bien remédié par un demi-verre d'eau-de-vie" : l'essentiel étant encore de cautériser ce qui pouvait l'être, le remède étant toujours une force vive, et son efficacité proportionnelle à sa brutalité, ou au désagrément. L'eau-de-vie se prend seule, elle est à portée de main, il n'y a pas d'ordonnance, dans ses petits retranchements ; et la bonne santé est relative, elle est un évitement au coup par coup du mal ou de ses symptômes, elle est temporaire, comme la maladie, et comme l'existence ; elle compte sur l'indulgence du malade guéri par lui-même : il n'est pas très regardant alors, il se contente de la santé du jour, bon an mal an, de l'oreille sourde, de la vue basse et des dents dispersées aux autres coins du monde, une à Dordrecht, une à Amsterdam, une à Paris, une à Leyde, une à Utrecht, une à Santpoort, une à Egmont, et la dernière à Stockholm, chez la reine Christine, où elle lui surviva.

## Le panais et l'idée de panacée

Descartes, apparemment en meilleure forme après des jours d'agonie, aurait demandé qu'on lui serve des panais pour entretenir l'activité digestive : on néglige trop en général l'influence du panais sur l'estomac d'un philosophe, surtout le panais de Suède arraché à une terre congelée, cuit dans des conditions extrêmes, un panais de Stockholm étranger pour le meilleur et pour le pire à toute gastronomie française – la bonne vieille racine, la racine blême, c'était

peut-être aux yeux de René Descartes l'objet rêvé d'un réconfort, le souvenir d'une soupe de l'enfance, quelque chose de mou et de fluctuant, à l'image de la cire évoquée dans ses *Méditations* pour comprendre la nature des choses. À quelques intervalles de leur mort, les esprits les plus acérés font parfois preuve de relâchement (peut-être en guise de bienvenue : la bienvenue aux ténèbres), la raison doit alors se mêler d'autre chose, d'espérance et de crainte, de lassitude et d'une dernière curiosité, elle-même imparfaite : Descartes réclamant un repas de panais pour se remettre d'aplomb vaut la figure d'Héraclite quand il espérait échapper à la mort au moyen de bouses sèches.

## Suspension de jugement

À contre-cœur, on s'oblige à renoncer à l'hypothèse du complot, on renonce au romanesque du poison, à la procession en pleine nuit des grammairiens tous semblables, sous des capuchons, et sous des plafonds voûtés : il faut imaginer une mort naturelle, et surtout la bonne volonté du moribond, René Descartes s'avancant en toute conscience vers une mort désormais acquise, et acceptée avec un courage certain au titre d'opportunité. Les grammairiens de la cour ne le savent sans doute pas, mais monsieur Descartes, depuis l'âge de ses premières *Méditations métaphysiques*, sait la mort inéluctable, même s'il est capable de recommencer chaque matin de Hollande ou de Suède la démonstration de l'éternité des êtres vivants, corollaire du temps discontinu. Maintenant qu'il la voit venir d'un peu plus près et lui reconnaît, comme on dit dans les romans d'Édgar Poe, un visage, celui de la pleurésie, Descartes peut lui faire une place : elle sera pour lui l'occasion d'appliquer plus radicalement les principes du doute (ce sont peut-être des mécanismes) : la mort comme le doute sera une rupture avec le monde fini, physique et spirituel, la libération des liens nous enchaînant à lui depuis toujours, lui et ses phénomènes, lui et ses fausses successions, ce monde du "ciel, de l'air, de la terre, des figures, des sons et de toutes les choses extérieures", dont on connaît la véritable nature, illusoire et trompeuse. Le doute élaboré comme une méthode mais aussi proclamé en guise de défi à ce monde de couleurs trompeuses est une libération, mais de complète solitude, nous reconduisant au désert, dans une autarcie de penseur selon les cas réussie ou stérile ; et si le désert du doute ne suffit pas pour reconstituer seul l'ordre du cosmos, il faudra se considérer soi-même comme, je cite René Descartes, "n'ayant point de main, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucun sens" : on verra quelle lumière advient de cette désincarnation.

Mourir pour comprendre un peu mieux l'univers, c'est un inconvénient, c'est un gros prix à payer, René Descartes qui savait lever son épée et faire le soldat des guerres européennes a pu avoir aussi ce courage-là : ça lui permet maintenant de prendre sa disparition un tout petit peu à la légère, elle sera un véhicule vers des vérités

sinon cartésiennes du moins cartésophiles, compatissantes, sympathisantes – "et si par ce moyen, il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connaissance d'aucune vérité, à tout le moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement".

## Trisection de l'angle

Si on en croit Ernst Cassirer, l'ensemble de la nature, sous l'angle des mathématiques, est pour René Descartes, "d'une certaine manière", entièrement transparent à la connaissance : alors la mort, comme épisode naturel, serait tout aussi limpide que le rebond d'un rai de lumière à la surface d'un miroir, et trouverait une explication ou du moins une description liée aux lois des sinus, celles de la duplication du cube et de la trisection de l'angle. Pourtant, quand la mort advient, il n'est plus question de lumière et de son parcours rectiligne d'un miroir à un autre miroir ; on croit retrouver les créatures de chair insaisissables et indéfinissables en l'état, changeantes et douces, on y reconnaît un trouble qui nous est familier, et une incertitude, la trisection de l'angle ne semble pas pouvoir faire grand-chose contre la fièvre, et la vie elle-même redevient un agglomérat mal fichu d'idées, de volontés et de symptômes, d'obstacles, de malheureux hasards, de pièces de corps branlants, de fatigue et de souvenirs, de forces aussi étonnantes que l'abandon, et tout cela va vers son terme sans espérer obtenir une quelconque explication.

## Guérison possible de René Descartes

S'il avait pu atteindre le printemps, Descartes aurait éprouvé comme un soulagement le dégel des rivières et de ses pensées ; avec un peu de bienveillance de la part du Malin Génie, le reste serait allé de soi vers le meilleur : les poumons guéris, la fièvre éteinte, le sommeil à disposition dans une chambre à soi, la liberté de conscience, la lumière naturelle en route vers la vérité ; Descartes aurait profité de ce printemps personnel, son printemps cartésien, pour achever mais sans urgence tous ses écrits laissés jusqu'alors en suspens.

## La mort dans un temps discret

Des années avant de mourir, puis de disparaître en laissant aux hommes une empreinte légère dans le sable, René Descartes, à Paris ou déjà en Hollande, suppose les êtres vivants embarqués dans une durée non continue : un temps discret, au sens mathématique du terme, où chaque seconde est désengrenée de la seconde qui précède et de la seconde suivante, où la causalité semble être un mystère, ou bien une illusion, ou une façon de reconstituer le monde et de le comprendre, quand comprendre signifie également trouver des raisons de l'aimer, ou encore un lien arbitraire entre soi-même et soi-même : René Descartes à Stockholm en 1650, mourant, et René Descartes qui partait à

vingt ans jouer son rôle à la bataille de la Montagne Blanche.

Non, l'instant d'après ne découle pas de l'instant d'avant, ils se remplacent, la succession reste discrète comme le saut de 1 à 2 sans en passer par des intermédiaires, et toute ligne continue est une faiblesse du regard comme un effet de son bon plaisir, l'hospitalité faite à une suite de points égarés – la ligne, par exemple, allant du cou du cygne jusqu'à l'épaule de Lédé sans s'interrompre. L'instant d'avant, je suis vivant, l'instant d'après, je serai mort, mais la mort entre les deux instants ne s'accomplira pas (voilà ce que se dit René Descartes, une fois qu'il a pu mesurer la gravité de sa maladie, l'impuissance des médecins et le généreux vampirisme de leurs saignées) : en toute logique cartésienne, il n'y a pas un Descartes mourant, mais deux Descartes en vis-à-vis, l'un entraîné pour toujours dans le courant de la vie, l'autre absenté pour toujours, éteint et privé du mouvement – le mouvement, l'énigme dont nous héritons. On n'en déduit pas infailliblement l'éternité de René Descartes, mais tout aussi infailliblement (en profitant de l'inattention des docteurs) l'impossibilité de ne pas être voué à l'éternité tant qu'il est conscient de vivre.

## C'est pour le coup qu'il faut partir

Merab Mamardachvili, mort lui aussi plus tôt que nécessaire, remercie Descartes de n'avoir pas surmonté son agonie d'une déclaration du type *L'univers plus grand que l'univers*, mais l'avoir accompagnée d'une phrase à la banalité touchante comme des restes de repas dans la terre noire de Pompéi : *c'est pour le coup qu'il faut partir* : une fois encore, pour la millionième fois, la mort sera un départ, on imaginera des vaisseaux ; plus tard, des hommes auront recours à la géographie pour réduire en trichant des énigmes temporelles ; et si cette fois, pour le coup, celui qui part s'appelle René Descartes, c'est parce qu'il faut bien faire coïncider la mort avec chacun des noms, l'un après l'autre, de chacun des vivants.

## Mort mondaine et extramondaine

Avant la reine de Suède, il y a eu en 1646 la princesse Élisabeth de Bohême : il paraît inévitable, pour on ne sait quelle raison mondaine et extramondaine, de voir l'ermite de Hollande s'entretenir avec les têtes couronnées d'Europe, surtout si elles sont jeunes : elles lui demandent sa Méthode, elles espèrent y trouver un salut, une clef, ou une martingale, l'antidote à la frivolité supposée des cours, au christianisme et à sa morale à bout de souffle, elles voudraient trouver un chemin clair singulier au milieu de toutes ces pensées confuses de l'époque, disons les pensées foisonnantes, qui ne cherchent pas de cohérence commune, le libertinage, le galiléisme, bientôt le Dictionnaire de Bayle et les grands avertissements des Jansénistes. Descartes pourrait déjà faire le pédagogue, délivrant

sa méthode avec méthode, ne refusant aucune aridité aux princesses, ce serait dommage – mais il fait mieux : au risque de décevoir, il invite Élisabeth de Bohême à persister comme la pierre de Leibniz dans son être mondain, et son existence mondaine : il a l'air de renvoyer une Marie-Antoinette à ses brebis, en vérité, il convie aux mystères, il a l'élégance d'initier, il vise avec la princesse le sommet de l'art philosophique, ce moment délicat où la non-méthode doit prendre le pas en douceur sur la méthode pour élaborer une non-philosophie plus profonde mais intranscriptible sous forme d'écriture ou de mathématique : une acuité de l'ordre du laisser-aller : si vous voulez connaître l'union de l'âme et du corps, la méthode ne vous sera d'aucun secours, mieux vaut mener une vie mondaine et des conversations ordinaires. Ce moment difficile, virtuose et aussi nonchalant où le philosophe lâche sa méthode et lâche sa philosophie (Wittgenstein l'aurait comparé à un perchiste) et s'oblige à atteindre pour lui-même une attention supérieure, un affût léger et invisible, en somme la sprezzatura de la philosophie la plus mesurée, quand il faut accepter de revenir comme tout le monde auprès de tout le monde, trivial et contingent, parce que la vie, pour finir, ne pourra jamais être remplacée par un discours sur la vie, René Descartes tente de le décrire à la princesse Élisabeth : il a peut-être envisagé de l'enseigner à la reine Christine, et maintenant, pendant les derniers jours de son agonie, il ne peut pas faire autrement sinon considérer sa mort comme ce retour impérieux de la vie, comme le rappel au philosophe de la nécessité si simple, parfois désolante, mais douce, de vivre quand on est vivant. En prononçant la formule "c'est pour le coup qu'il faut partir" devant les médecins et les prêtres, René Descartes suit à son tour les leçons données quatre ans plus tôt à une princesse, il mène sa vie mondaine, il voit la mort elle aussi comme l'occasion d'un laisser-aller attentif, l'abandon d'acuité supérieure ; en mourant comme tout le monde, comme ces hommes qui sont tous les hommes dans les comédies de Shakespeare, il pourra surprendre, sait-on jamais, la défusion du corps et de l'esprit – l'instant d'après, il ne pensera plus.

Sur son lit, il retient encore, comme le morceau de cire, quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli.

## Où Descartes rend l'esprit cartésien

Selon l'un de ses biographes, René Descartes, en mourant, a rendu l'esprit à son Créateur : il faut imaginer Dieu du jour au lendemain plus riche d'un esprit cartésien, et non des moindres, l'authentique, l'original : Il a maintenant son éternité devant lui pour jouer avec le *cogito*, un jouet de mortel tout à fait adapté à une oisiveté divine : de quoi renouveler son *ergo sum* bien rouillé et pour tout dire parfois en panne depuis l'époque lointaine où il s'entretenait avec Moïse.

Pierre Senges investit le *Labo* de Ciclic pour un projet de création en lien avec six grandes figures du patrimoine littéraire de la région Centre-Val de Loire. Avec *in extremis*, il réinvente les derniers jours de François Rabelais, Pierre de Ronsard, René Descartes, Louis de Saint-Simon, Honoré de Balzac et George Sand.

En s'inspirant librement de Thomas de Quincey, il compose six textes, six fictions, qui « jouent avec les détails triviaux et privés » de la vie de grands écrivains, sur le « contraste comique entre ces détails et ce que les derniers jours peuvent avoir d'emphatique ou de métaphysique ». Pierre Senges ne cherche pas à faire un travail d'historien pour reconstituer l'exactitude de ces derniers jours, mais a un projet bien plus ambitieux, qu'il tient en deux infinitifs programmatiques : « inventer et trahir ».

Ce projet s'inscrit dans **in situ**, le programme de soutien aux auteurs et à la vie littéraire proposé par Ciclic.

# çiclic



Ciclic, Agence régionale du Centre-Val de Loire pour le livre, l'image et la culture numérique, est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'État.

[www.ciclic.fr](http://www.ciclic.fr)

Création Ciclic 2016. Maquette D. Bastien.

Pierre Senges est l'auteur de plusieurs romans et récits, parus principalement aux éditions Verticales. Certains ouvrages ont été écrits en collaboration avec des dessinateurs, comme *Géométrie dans la poussière* (avec Killoffer, 2004) ou *Les Carnets de Gordon McGuffin* (avec Nicolas de Crécy, Futuropolis, 2009). Son dernier roman, *Achab (séquelles)*, paru en septembre 2015, a reçu le prix Wepler.

Il est également l'auteur de nombreuses fictions radiophoniques pour France Culture, France Musique et France Inter, dont *Un immense fil d'une heure de temps* (Grand Prix SGDL de la fiction radiophonique) et *Histoire de Bouvard et Pécuchet, copistes* (libre adaptation du roman de Gustave Flaubert).

*Le Ring*, adaptation pour jeune public du *Ring* de Richard Wagner a été enregistré en public à la Salle Pleyel en 2011.

Il a écrit pour le compositeur Francesco Filidei le livret de *Opera (forse)*, interprété par l'ensemble 2E2M à Rome en 2013 à l'occasion d'une résidence à la Villa Médicis.